CENTRE ÉTRANGER (PONDICHÉRY)

Bac 2021 de philosophie, voie techno

Corrigé du sujet n° 1 : Sommes-nous maîtres du progrès technique ?

Thème à traiter : La technique, qui appartient à la perspective de l'existence humaine et de la culture.

Analyse du sujet : Le sujet nous invite à nous demander si nous maîtrisons le progrès technique, cela ne signifie pas la technique en elle-même, qu'effectivement nous maîtrisons puisque nous en sommes les inventeurs. Il s'agit donc de se demander si nous avons le contrôle ou non du progrès technique.

Enjeu(x) du sujet : C'est un enjeu très actuel que sous-tend ce sujet : celui de savoir si nous n'avons pas eu trop confiance en la technique, au point aujourd'hui de nous être laissés dépasser par cette dernière, peut-être à nos risques et périls.

Problématique : Se pose la question de savoir si l'évolution de la technique et les progrès fulgurants qui sont les siens sont de notre ressort, ou si nous ne sommes pas dépassés par ces derniers, nous mettant dans une position de spectateurs passifs qui n'ont plus le contrôle.

I. D'apparence oui, nous sommes bien les maîtres du progrès technique, ce sont nous qui en sommes les auteurs et les acteurs, ils sont entre nos mains

1) La technique, le propre de l'être humain

Idée : La technique existe par l'être humain, sans lui elle n'a pas lieu.

Argument(s) : Les animaux n'agissent pas par technique mais par instinct. La technique suppose une rationalité à l'œuvre qui cible un objectif et se donne les moyens de l'atteindre. La technique est l'outil même de l'être humain, il en est le maître. Cf. le mythe de Prométhée par Platon.

Exemple(s) : Les humains construisent une maison par ingéniosité technique et non de manière innée comme le feraient les fourmis pour une fourmilière ou les oiseaux pour leur nid.

2) L'évolution de la technique accompagne l'évolution de l'humanité

Idée : L'évolution de l'être humain coïncide avec celle de la technique.

Argument(s) : C'est la preuve qu'il la maîtrise et se donne les moyens par elle d'évoluer positivement et de progresser.

Exemple(s) : Bergson et la frise chronologique de l'évolution humaine, *Homo erectus*, *Homo faber*, *Homo habilis*, *Homo sapiens*… C'est la technique qui permet à l'être humain d'avancer, de prendre ses distances par rapport au monde de la nature, de devenir indépendant et conscient.

II. En réalité, notre foi en la technique et notre désir de toute puissance sont tels que nous nous laissons dépasser par les progrès techniques, inaptes à garder le contrôle des choses

1) Tout miser sur la technique au point d'en oublier l'ordre des choses

Idée : L'être humain ne voit plus le monde que de manière technique, il en oublie ainsi l'essentiel et se fait dépasser par sa passion pour la technique.

Argument(s) : Alors que la technique est là pour aider l'être humain, par une drôle de tournure elle devient un obstacle qui finit par dénaturer le cours des choses, lui faire perdre sa valeur et son ordre. Heidegger parle à ce sujet d'arraisonnement.

Exemple(s) : On ne voit plus le monde tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'on l'a transformé techniquement. Heidegger prend ainsi l'exemple du Rhin qu'on ne voit plus comme un fleuve et un élément de la nature, mais comme une usine hydroélectrique.

2) L'homme contemporain, vers l'*Homo prometheus*

Idée : Alors que la technique était un moyen, elle devient une fin.

Argument(s) : Dans l'évolution de l'humanité, la technique avait permis à *Homo faber* (l'homme qui crée des outils) de devenir un être de raison (*Homo sapiens*, l'homme qui sait, et *Homo sapiens sapiens*, homme qui sait qu'il sait). Aujourd'hui l'être humain se dirige vers l'*Homo prometheus*, humain qui n'existe plus que pour la technique et le progrès coûte que coûte.

Exemple(s) : Descartes expliquait déjà en son heure que l'être humain se comportait comme le maître et possesseur de la nature, en oubliant qu'il n'en était qu'une créature parmi d'autres et qu'à l'asservir et la techniciser ainsi, il irait à l'encontre du monde et de lui-même.

III. Conséquences : l'humanité en péril à long terme si nous ne freinons pas et ne contrôlons pas davantage les progrès techniques

1) Notre planète en danger majeur face à l'hypertechnicisation

Idée : Notre source nourricière, la Terre, pâtit de la technologie à outrance qui est contre nature.

Argument(s) : L'industrialisation massive permise par la technique, les progrès inarrêtables demandés par le capitalisme ne voyant que le rendement, épuisent la planète, détruisent ces ressources, réchauffent le climat et vont finir par rendre la vie sur Terre impossible. D'où certains espoirs de coloniser Mars pour survivre…

Exemple(s) : Michel Serres et le contrat naturel, où il dit que si nous voulons faire marche arrière pour rendre à nouveau la Terre viable à moyen et long terme, il va falloir se maîtriser et contrôler notre obsession technique de sorte à respecter la nature et lui rendre ce qu'on lui a pris à trop la malmener.

2) L'humanité en pleine mutation, vers la fin de l'être humain ?

Idée : La technologie à outrance s'applique dorénavant à l'humain lui-même.

Argument(s) : Alors que la technique était là pour permettre à l'être humain de s'adapter à son environnement et à un monde qui pouvait lui être plus ou moins hostile, épris de scientificité et éperdu de lui-même et de l'idée de toujours plus se perfectionner, il en vient à modifier sa nature par la technique. Le clonage pour devenir immortel, l'idée de transférer toutes ses données mémorielles et émotionnelles en bits sur une puce pour perdurer au-delà de la mort physique, ce n'est pas de la science-fiction mais ce qu'il se passe dans les laboratoires de recherche de la Silicon Valley par les plus grandes puissances financières du monde.

Exemple(s) : Fukuyama montre les conséquences funestes de la révolution biotechnique de l'être humain, qui perd sa nature et devient un être bionique, de plus en plus artificiel, jusqu'à ne plus rien avoir de proprement vivant.

Corrigé du sujet n° 2 : Demander justice, est-ce réclamer vengeance ?

Thème à traiter : La justice, dans la grande perspective morale et politique.

Analyse du sujet : La formulation du sujet pourrait être plus simple, mais il revient à se demander si, quand quelqu'un exige justice, c'est par vengeance. Plus largement, l'idée est de savoir si la justice est là comme une vengeance plus établie et réglée qu'une vengeance personnelle.

Enjeu(x) du sujet : La justice a-t-elle encore un sens si elle venge et donc s'explique par des ressentiments ?

Problématique : Se pose la question de savoir si la justice équivaut ou non à une vengeance, mais une vengeance alors de type particulier, réglé par des décrets et des lois. N'est-ce pas contradictoire avec l'idée même de justice que de parler de vengeance ?

I. Justice et vengeance, deux termes qu'a priori tout oppose

1) La vengeance c'est se faire justice de manière subjective

Idée : On se venge de quelqu'un pour avoir l'impression de réparer les torts ou préjudices subis.

Argument(s) : En effet, la vengeance apporte le sentiment d'un dédommagement moral pour l'offensé, obtenu dans la punition/le châtiment qu'il inflige à l'offenseur. On croit se faire justice en rendant coup pour coup, cela nous paraît juste parce que cela équilibre les choses. Mais tout cela est évidemment très subjectif.

Exemple(s) : Homère, extrait de l'*Iliade*, Ajax se sentant victime d'une injustice (les armes d'Achille une fois mort sont léguées à Ulysse et non à lui) décide de se venger

en tuant le lendemain matin dans le brouillard toute une masse d'individus, qui se sont révélés être des moutons. Ajax pris de honte s'en suicida.

2) La vengeance n'est pas affaire de justice, elle est même injuste

Idée : Se venger c'est faire à l'autre ce qu'il m'a fait, ce qui en soi est injuste (je n'aurais pas à me venger si l'autre ne m'avait pas fait de mal). C'est une réponse trop passionnée pour être juste.

Argument(s) : Penser que qui m'a fait mal doit avoir mal, c'est mal penser. On ne punit pas l'incendiaire en mettant le feu à sa maison, un tueur en série en le tuant plusieurs fois. Cela signifie que la vengeance, qui pense procéder de manière arithmétique, proportionnelle, ne le peut au final jamais. Elle est de plus irréfléchie, non régulée, donc injuste.

Exemple(s) : Ainsi la loi du Talion, œil pour œil, dent pour dent, suppose une vengeance sans fin, et une escalade dans la violence que plus personne ne pourra arrêter.

II. La justice pourrait toutefois bien apparaître comme une vengeance officielle, légalisée, par la punition qu'elle met objectivement en œuvre. C'est tout du moins comme cela qu'elle est reçue communément

1) La punition comme seule forme de réparation juste

Idée : La vengeance se distingue de la punition, seule forme de retour acceptable et objectif.

Argument(s) : La réparation doit être effectuée à titre de punition et non de vengeance, car dans la vengeance la passion joue son rôle et toute idée de justice s'en trouve troublée. De plus, la vengeance n'a pas la forme de la justice mais celle de

l'arbitraire car la partie lésée agit toujours par sentiment selon un mobile subjectif qui sera considéré à nouveau comme une offense.

Exemple(s) : Hegel dit : « Le droit qui prend la forme de la vengeance est senti comme une nouvelle offense et provoque inexpiablement à l'infini de nouvelles vengeances. »

2) Les déceptions face à la justice qui n'irait pas assez loin

Idée : Il y a une distorsion entre ce que fait la justice et ce qu'on espère (réclame) d'elle.

Argument(s) : La justice est de l'ordre du droit, de l'objectif, elle est prononcée par des personnes étrangères aux faits, sans lien avec les individus concernés, sans affect. C'est pour être plus juste qu'on a tendance à désentimentaliser la chose. Par conséquent, face aux horreurs ou torts subis, la justice nous semble parfois bien froide et nous déçoit dans ses jugements. Preuve qu'en demandant justice, on voudrait réclamer vengeance.

Exemple(s) : À la sortie de maints et maints procès, les parties civiles, celles qui s'estiment victimes, sont souvent très déçues de l'issue et de la peine finalement donnée et font appel.

III. C'est précisément là ce qui explique la différence fondamentale qui existe entre la justice judiciaire, qui est là pour punir et réparer des torts, et la justice morale, totalement étrangère à l'idée de vengeance ou de réparation

1) Justice légale et justice morale

Idée : Le vrai juste n'est pas forcément du côté légal. Les punitions données par la justice judiciaire peuvent être injustes.

Argument(s) : Vengeance, réparation, punition, finalement les termes peuvent sembler synonymes, au sens où il s'agit bien de faire mal à celui qui a fait mal. La justice

légale peut souffrir d'un manque total d'éducation dans son implacabilité à punir et pourrait de ce fait ressembler à des vengeances institutionnalisées.

Exemple(s) : La peine de mort, abolie en France en 1981 mais encore en place dans d'autres pays. Et le paradoxe qu'elle soulève : pourquoi aurais-je davantage le droit de tuer un tueur que lui de tuer un innocent ? Ne sommes-nous pas alors tous deux des tueurs ?

2) La justice comme vertu morale appelle au pardon

Idée : Moralement, quand on subit un tort ou un mal, la plus grande force est celle du pardon, pas celle du ressenti.

Argument(s) : Le pardon ne signifie pas la soumission, il signifie d'aller au-delà de tout ressentiment pour précisément ne pas infliger à l'autre, ne pas avoir vis-à-vis de l'autre, la violence qu'il a pu avoir à mon égard. Ce serait là être juste au sens fort, dans la négation totale de toute forme de vengeance.

Exemple(s) : Arendt parle du pardon comme d'une rupture de la chaîne affective, comme d'un miracle, une rédemption possible d'une situation pourtant irréversible.

Corrigé du sujet n° 3 : L'art nous rapproche-t-il de la nature ?

Thème à traiter : L'art et la nature, appartenant à la grande perspective de l'existence humaine et de la culture.

Analyse du sujet : Le sujet interroge deux notions a priori opposées : l'art d'une part, qui est un fait humain, la nature d'autre part, qui se fait indépendamment de l'être humain. Aussi, il semble quasiment paradoxal de penser que l'art, qui s'oppose à la nature, puisse nous rapprocher d'elle.

Enjeu(x) du sujet : L'enjeu du sujet est de savoir si tout ce qui est du fait humain s'éloigne nécessairement de la nature, du monde du vivant qui est donné tel quel.

Problématique : Se pose la question de savoir si l'art, le domaine des activités esthétiques de l'être humain, permet à ce dernier d'être plus proche de la nature et ouvre une certaine proximité, ou s'il ne serait pas plutôt quelque chose qui éloignerait l'humain de la nature.

I. D'apparence il peut sembler que l'art nous rapproche de la nature, au sens où, dans l'art, nous cherchons à imiter la perfection existant dans cette grande œuvre qu'est le monde autour de nous

1) La nature comme critère de beauté et modèle d'harmonie

Idée : La nature est bien faite et nous surprend bien souvent par son incroyable beauté.

Argument(s) : Elle se définit comme *cosmos*, c'est-à-dire comme ensemble achevé, harmonieux, parfaitement bien réglé. L'humain face à la nature est surpris de son incroyable beauté, il aimerait pouvoir créer des choses ainsi.

Exemple(s) : Le courant artistique du romantisme montre très bien ce côté sublime de la nature incroyablement supérieure à l'humain et la contemplation qu'elle inspire.

2) L'art comme imitation de la nature

Idée : L'être humain veut faire aussi bien que la nature, pour se sentir exister.

Argument(s) : L'histoire de l'art montre que l'humanité, au début de son entreprise artistique, a choisi de représenter des choses de la nature, et d'imiter cette dernière. Aristote le dit lui-même, l'art n'est qu'une imitation de la nature.

Exemple(s) : Les peintures rupestres, l'anecdote des raisins de Zeuxis par Platon où le peintre imite si bien les raisins que des oiseaux tentent de venir les picorer dans son tableau.

II. En réalité, l'art, parce qu'il est du fait humain, nous éloigne forcément de la nature, au sens où par lui nous nous libérons d'elle

1) L'art, une activité humaine propre qui n'existe pas dans la nature

Idée : L'art est une activité culturelle et non naturelle.

Argument(s) : Les animaux font des choses belles ou émouvantes (on croit entendre un rossignol chanter) mais il ne s'agit pas d'art (ils communiquent simplement, de manière instinctive qui plus est). La flore incroyable qui se déploie l'est de manière innée, personne ne choisit leur forme, leur couleur ; elles se produisent spontanément et ne sont pas créées. Au contraire, l'artiste crée des formes par la force de son imagination et de sa volonté, parce qu'il est un être de culture capable d'agir en étant détaché de la nature.

Exemple(s) : Arendt explique qu'il y a des activités tout à fait propres à l'être humain et non naturelles, comme la politique, l'éducation, l'art.

2) L'art comme preuve de la liberté de l'être humain

Idée : Si dans l'art l'être humain n'obéit pas à la nature, c'est qu'il est libre.

Argument(s) : L'être humain dans l'art s'éloigne de la nature car par l'art il prouve qu'il ne dépend pas de cette dernière. Pour deux raisons : d'abord, ce n'est pas par instinct qu'il crée, aucune force extérieure à lui ne le pousse à créer ; ensuite, l'art est profondément inutile et est détaché de tout intérêt ou fonction naturelle, il est juste là pour le plaisir, les émotions qu'il suscite. Un tel détachement n'existe pas dans la nature, aucun être naturel ne peut se libérer de cette dernière, seul l'humain le peut, par l'art notamment.

Exemple(s) : Hegel a écrit une *Esthétique*, un ouvrage qui décrit toutes les formes d'art existant et qui les analyse. Pour lui, l'art, quel qu'il soit (musique, peinture, architecture, sculpture, poésie, etc.) est toujours un travail de l'esprit se libérant de la nature, prouvant son indépendance. L'art pour Hegel, c'est de l'esprit qui se crée en prenant son indépendance vis-à-vis du monde matériel.

III. Toutefois, l'art étant un jeu de l'esprit et des sens, nous rapproche malgré tout de la nature car nous permet de garder un lien fort avec notre naturalité, notre sensibilité, notre corps

1) L'art comme jeu de l'esprit et de la sensibilité

Idée : L'art suppose à la fois notre partie rationnelle et notre partie sensorielle.

Argument(s) : L'art, du côté de l'artiste, suppose à la fois le corps et l'esprit ; l'imagination, l'intuition pour le corps et la volonté, la maîtrise technique du côté de l'esprit. Du côté du spectateur, l'art est agréable parce qu'il fait jouer notre esprit (l'interprétation) et les sens (l'émotion, la perception). L'art ne nous éloigne pas de la nature parce qu'il nous permet précisément de ne pas couper court à notre double essence d'être rationnel et naturel.

Exemple(s) : Kant et le jugement esthétique comme libre jeu de l'imagination et de l'entendement.

2) L'art comme puissance esthétique, qui parle à notre naturalité profonde

Idée : L'art se définit comme une activité humaine dont la finalité est esthétique.

Argument(s) : L'esthétique, c'est en grec l'*aisthesis*, ce qui a trait aux sens, aux sensations, aux sentiments. L'art ne parle pas à l'esprit, ce n'est pas une leçon, un discours, il parle aux émotions, aux sens. Aussi il permet à l'être humain de rester connecté à son côté sensible, si souvent réfuté (classiquement on a tendance à nier notre sensibilité qui nous rapprocherait de l'animal, oubliant par là même que nous sommes des animaux parmi d'autres, simplement différents parce que dotés d'un esprit).

Exemple(s) : C'est Baumgarten, au XVIIIe siècle, qui reprit ce mot d'esthétique pour qualifier le domaine de l'art, lui rendant à cet égard toute sa part sensorielle et donc naturelle.

Corrigé du sujet n° 4 : Explication de texte de Russel, *Essais sceptiques* (1928)

Thèmes à traiter : La vérité, qui a trait à la grande perspective de la connaissance.

Analyse du sujet : Ce texte de Russell, extrait des *Essais sceptiques*, a précisément pour but de montrer que le scepticisme, soit l'attitude qui consiste à toujours douter de tout et à ne jamais considérer une vérité comme certaine, a toute sa place en science.

Enjeu(x) du sujet : L'enjeu du sujet se situe tant au niveau de la connaissance que de celui de la morale. En effet, celui qui serait dogmatique et ne douterait jamais de rien, finirait par mettre en péril la vie des autres et la vie en société, censée toujours se faire sous le signe du dialogue.

Problématique : Comment est-il possible de soutenir la thèse, d'apparence paradoxale, selon laquelle la science non seulement peut, mais doit, toujours douter de ses vérités ?

I. Le principe méthodologique de la science, qui permet d'élever son niveau de vérité, c'est le dialogue constant et l'ouverture d'esprit

Texte : « *On connaît bien les méthodes qui accroissent le degré de vérité de nos croyances : elles consistent à écouter tous les partis, à essayer d'établir tous les faits dignes d'être relevés, à contrôler nos penchants individuels par la discussion avec des personnes qui ont des penchants opposés, et à cultiver l'habitude de rejeter toute hypothèse qui s'est montrée inadéquate. On pratique ces méthodes dans la science et grâce à elles on a établi un corps de connaissances scientifiques.* »

Idée : Les croyances sont des opinions non assurées et non des vérités. Le but de la science est de passer des premières aux secondes.

Argument(s) : Pour cela, Russell nous dit qu'il y a une méthode, qui permet de fonder des croyances, d'élever leur niveau de crédibilité et de certitude, donc de les approcher de vérités. Cette méthode c'est le dialogue, qui va ouvrir les yeux sur tous les faits pouvant être discutés et qui va nous pousser à nous contrôler quant à nos penchants naturels. En effet, chaque individu, selon son histoire, interprète les choses et a des penchants pour croire ceci ou cela. Confronter nos penchants ensemble permet d'acquérir une lucidité quant à la fragilité originelle de ces derniers, à ne pas les croire d'emblée. Ce qui finalement aboutit très vite à voir ce qui, en eux, sont des hypothèses valides ou non, adéquates ou inadéquates. C'est, insiste Russell, la manière dont fonctionne la science et ce qui a fondé le domaine de connaissances dites scientifiques, c'est-à-dire non plus des croyances, mais des sortes de vérités.

Exemple(s) : C'est en discutant en effet qu'on évolue, que l'esprit se forge, que les savoirs se fondent. Il n'y a pas de science infuse, mais toujours une science éprouvée, une vérité qui se crée au fil du temps. On peut illustrer cela avec l'idée de strates : une vérité n'est pas monolithique, elle est faite de différents paliers, de strates, de couches qui se superposent.

II. Le doute, la falsifiabilité/la réfutabilité, c'est-à-dire l'humilité de la science à ne pas se prétendre définitive dans les vérités qu'elle énonce, bien qu'elles aient souvent une suffisance pratique. Le scepticisme à l'œuvre, ses tenants et ses aboutissants

Texte : « *Tout homme de science dont le point de vue est vraiment scientifique est prêt à reconnaître que ce qui passe pour une connaissance scientifique à un moment donné demandera sûrement à être corrigé par des découvertes nouvelles ; que, néanmoins, la science est assez proche de la vérité pour suffire à la plupart des besoins pratiques, mais non pour tous. Dans la science, quand il ne s'agit que d'une connaissance qui ne peut qu'être approximative, l'attitude de l'homme est expérimentale et pleine de doute.* »

Idée : Le scepticisme, c'est-à-dire l'examen incessant des choses, le doute permanent, le fait de tout considérer comme approximation, doit s'ériger comme principe même de la science si elle veut être digne de ce nom.

Argument(s) : 1) Russell n'oppose pas la science au reste des savoirs, il ne la place par sur un piédestal, bien au contraire, il relativise ici totalement l'idée d'une connaissance scientifique accomplie et de vérités générales intemporelles. Il le dit, il n'y a pas de vérité en tant que telle, mais seulement des choses qui « passent pour des connaissances », « à un moment donné » uniquement ! Car les vérités doivent être expérimentées, éprouvées, et résister à la réfutabilité pour se corroborer et gagner en certitude. 2) Russell explique toutefois que le scepticisme ne peut avoir toujours lieu dans la pratique, où il faut bien agir et ne pas suspendre son jugement en permanence, qu'importe, nous dit-il, qu'une vérité soit absolument vraie ou simplement plus ou moins vraie, tant qu'elle nous permet d'avoir une base sur laquelle s'appuyer pour vivre. Qu'importe que le soleil se lève vraiment tous les matins, ce qui importe c'est les cycles du jour et de la nuit auxquels l'homme s'adapte pour vivre.

Exemple(s) : L'exemple du géocentrisme et de l'héliocentrisme est ici très illustratif. Pendant des siècles on a cru que la Terre était au centre du monde et que le Soleil tournait autour d'elle. C'était une vérité scientifique à un moment donné, mais pour des milliers d'années et des milliards d'individus. Puis on a découvert que ce qui passait pour vrai ne l'était pas. C'est plutôt la Terre qui tourne autour du Soleil, qui se trouve au centre de toute notre galaxie.

III. Ce scepticisme érigé en principe par la science devrait servir de modèle pour les sciences dites humaines et d'autres domaines bien connus pour leur dogmatisme, fatal à bien des égards

Texte : *« Tout au contraire en religion et en politique : bien qu'ici il n'y ait encore rien qui approche de la connaissance scientifique, chacun considère qu'il est de rigueur d'avoir une opinion dogmatique qu'on doit soutenir en infligeant des peines de prison, la faim,*

la guerre, et qu'on doit soigneusement garder d'entrer en concurrence par arguments avec n'importe quelle opinion différente. Si on pouvait seulement amener les hommes à avoir une attitude agnostique sur ces questions, neuf dixièmes des maux du monde moderne seraient guéris ; la guerre deviendrait impossible ; car chaque camp comprendrait que tous les deux doivent avoir tort. Les persécutions cesseraient. L'éducation tendrait à élargir les esprits et non à les rétrécir. »

Idée : Il y a des domaines où la vérité n'existe pas ou n'est pas à notre portée (la religion, la politique), où l'humain se comporte en dogmatique, prétendant détenir la vérité absolue. Cela ne va pas du tout de soi pour Russell.

Argument(s) : Ainsi, Russell préconise d'étendre le scepticisme à un champ non plus théorique (la connaissance scientifique) mais politique, éthique (la religion, la politique). La raison en est simple : le dogmatisme, la certitude coûte que coûte, la croyance imbue d'elle-même, a des conséquences horribles sur la vie en commun, sur l'humanité, sur le respect des autres. Cela mène, dit-il, à la prison, la faim, la guerre, les persécutions, soit à neuf dixièmes des maux de ce monde, où tout est une affaire de luttes d'idées qui s'opposent et ne veulent pas s'abaisser à écouter les autres. Ce qui vaut comme principe théorique en science doit valoir comme principe moral dans la vie de tous les jours, le scepticisme doit se transformer en agnosticisme, doctrine selon laquelle tout ce qui ne peut pas s'expérimenter clairement est par nature inconnaissable.

Exemple(s) : Kant par exemple parlait déjà de choses dont on ne peut rien dire, ni prétendre aucune connaissance, parce qu'elles étaient en dehors du champ de notre expérience possible. Il s'agissait pour lui de Dieu, de la mort, de l'origine du monde. Ces thèmes non scientifiques pour lesquels pourtant depuis toujours les humains s'entretuent, aujourd'hui encore…